

XYZ. La revue de la nouvelle

Retour

Lyne Desaulniers



Numéro 57, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4442ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desaulniers, L. (1999). Retour. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (57), 39–42.

Retour

Lyne Desaulniers

Son cœur ne se calme pas du tout, ni en revoyant sa mère, ni en retrouvant l'odeur de riz, de poulet et d'arachide qui mijotent dans les canaris. Cheikh embrasse ses jeunes frères et sœurs, posant doucement sa main aux longs doigts fins sur ces têtes crépues qu'il n'a pas vues grandir. Mais il a l'esprit ailleurs. De plus en plus tendu, la nausée plein la gorge, il se dirige vers la cour intérieure, le cœur de la maison, là où convergent toutes les pièces. Un doigt posé sur sa bouche, il incite la famille au silence. La chaleur est étouffante.

Comme toujours, ça piaille, ça rit, ça court. Attendre cette rencontre pendant toute une année a été effrayant ; la vivre l'est bien davantage. L'enfant est là, un peu en retrait, recherchant sans doute plus de tranquillité pour mieux faire rouler ses autos avec son cousin Modou. Mais voilà qu'un danger s'abat sur le véhicule qui traverse la cour à vive allure.

Il a grandi. Son pas a pris de l'assurance ; son petit corps, de la force.

L'enfant avait si bien senti les choses qu'il s'était amusé, des semaines auparavant, à faire et à refaire ses valises imaginaires, questionnant chaque article dont il remplissait patiemment ses tiroirs. Maman ? Papa ? Leymane ? Tout le monde partait.

L'auto évite de justesse le pied qui sort de la cuisine, vire à droite dans un crissement de pneus spectaculaire. Cheikh recule. Il veut le regarder jouer encore, comme il l'a si souvent fait là-bas. Ou bien est-ce pour apprivoiser la rencontre ?

Modou propose d'échanger deux voitures contre le camion de Souleymane. Celui-ci a l'air grave, il écoute attentivement comme s'il s'agissait d'une transaction d'importance. On dit

qu'il lui ressemble, mais Cheikh retrouve les yeux pénétrants de la femme qu'il avait choisie, quatre ans plus tôt, attiré, peut-être rassuré par la profonde inquiétude qu'il y lisait. N'était-ce pas là sa première erreur ?

Il a grandi.

Maintenant, il parle abondamment, et clairement. Non, il ne veut pas prêter son camion. Cette voiture, d'accord.

Il a grandi. La petite main qui tient la carrosserie n'est déjà plus aussi potelée que celle qui s'abandonnait sur sa poitrine, le corps chaud blotti au creux de ses bras, le visage serein, les yeux clos, cils contre cils, le souffle régulier qui l'aidait lui-même à s'endormir.

Le matin où l'enfant avait dû quitter le Québec, Cheikh s'était levé tôt. Il était allé trouver Souleymane qui dormait, la main soutenant son visage. Cheikh s'était assis près de lui prétextant avoir à ranger quelques vêtements. Puis il avait réveillé son fils, disant tout bas, pour que la mère ne l'entende pas, qu'il y avait beaucoup à faire : ils devaient jouer aux autos, trouver une carotte, des cerises, un chapeau et un foulard pour le bonhomme de neige roulé la veille, prendre une photo de Souleymane à côté du bonhomme, regarder une dernière fois *Le roi lion*... Le sourire de cet enfant au réveil valait les misères de toute une vie conjugale misérable.

Cheikh se souvient pourtant d'avoir été souverain. Il changeait la couche de son petit homme et, pour le faire patienter, lui avait annoncé : « Papa te préparera du yaourt et des bananes, han ? » Et Cheikh avait entendu, merveille d'entre les merveilles, telle une question : « Apa ? » Une fierté inattendue l'avait envahi. Une fierté plus bouleversante encore que le jour où il avait entendu sa première amante murmurer son nom, douce et exaspérée à la veille d'un bonheur insupportable ; qu'il avait constaté que c'était son propre corps qui faisait se cambrer celui de la jeune femme, saillir la pointe de ses seins et s'ouvrir ses cuisses comme elle lui avait ouvert les bras.

Et soudain, d'un seul coup, la vague du départ avait charrié son fils hors de l'univers de Cheikh : le sourire qu'il avait dû

afficher, « non papa ne vient pas, il ira te voir très bientôt au Sénégal », et son petit homme, encore confiant dans les bras de sa mère, avait glissé loin de lui, en agitant, heureux, sa menotte. Cheikh revoit la peinture blanche, immaculée de la porte, le bois si parfaitement uniforme. Lisse. Nu. Il réentend le bourdonnement assourdissant du silence.

N'était-ce pas un peu ridicule d'être si grand gaillard et de se sentir seul ? Abandonné ?

Souleymane interrompt le roulement de ses voitures. À l'autre bout de la cour, les grands viennent de donner le signal de départ pour une course. Souleymane y assiste, amusé et admiratif, émettant des cris joyeux, applaudissant à la vue du gagnant. Soudain il se lève, veut courir aussi. Non, il ne faut pas, il est trop petit, il peut tomber sur le ciment. Il ne faut pas. Mais qu'est-ce que ces irresponsables ? Les grands ne vont tout de même pas le laisser courir ? Et les grands laissent l'enfant courir. Avec beaucoup de sagesse toutefois, l'aînée, Jarisso, se propose d'accompagner Souleymane. L'enfant pose, avec attention et sérieux, son petit pied sur la ligne marquée à la craie, l'ajuste continuellement : les orteils de Cheikh aussi sont crispés. « À vos marques, prêt... » Voilà que Souleymane court, le corps penché et les coudes élevés telles des ailes d'avion, repoussant l'air pour plus de vitesse. La fillette feint de très grands efforts et Souleymane franchit, victorieux, la ligne d'arrivée dans un bond de joie.

Ainsi donc, il arrive encore à rire ?

Un grand cousin entre dans la cour en annonçant, d'un ton espiègle et mystérieux : « Il était une fois un hippopotame qui avait tellement faim... » D'un coup, Souleymane court s'asseoir sur les genoux de Jarisso. Toujours le même, ce petit être curieux des gens, plein de confiance en eux, qui va aisément vers les étrangers pour se laisser prendre aux caresses ou aux jeux qu'ils proposent. Cheikh aime tous ses neveux et nièces, mais Souleymane, quand même, c'est son fils...

Ses yeux intelligents se souviendront-ils toujours d'avoir vu sa mère brandir le couteau sous le nez de son père ?

Souleymane est complètement absorbé dans l'histoire, ses grands yeux noirs clignent à peine, les mains sur ses genoux, les jambes ballottant de nervosité au-dessus du sol. Il a grandi. Le pantalon qu'il lui a acheté est-il de la bonne taille? Comme ce serait maladroît de sa part de s'être trompé sur la taille de son propre enfant! « Alors il entra dans la chambre de Jarisso. Que trouva-t-il donc dans la chambre de Jarisso? Des gâteaux! Des mangues! Puis il se précipita dans la chambre de Souleymane. Que trouva-t-il donc dans la chambre de Souleymane? » « Des bananes! Du yaourt! » s'écrie Souleymane, ravi. Cheikh tourne brusquement son regard vers son sac de voyage. Oui, il a apporté les seules choses que son fils lui avait réclamées au téléphone.

Cheikh a envie de s'approcher et de parcourir du bout des doigts le petit visage, comme il le faisait les nuits où il le consolait, émerveillé de savoir qu'il avait suffi d'un peu de lui et de sa femme qu'il avait aimée jadis pour créer ce bout de vie.

Mais comment aller vers son fils à présent? Devait-il l'appeler? Marcher jusqu'à lui? Que dira Souleymane? Comment le regardera-t-il? Et s'il ne le reconnaissait pas? Car enfin, un an, n'est-ce pas l'éternité pour un jeune enfant?

L'histoire n'est pas terminée. Un cousin chatouille Souleymane qui rit aux éclats. Cheikh avance et, à quelques pas de lui, l'appelle: « Souleymane! » L'enfant se retourne, d'abord rieur, puis stupéfait. Il regarde son père, très très longtemps semble-t-il à Cheikh. Personne ne parle. Personne ne sourit. « Papa. » Le petit descend des genoux de sa cousine, marche vers son père à qui il tend la main. Cheikh balbutie quelques mots de bonjour et suit son fils qui lui montre ses autos, ses camions et les routes qu'ils prennent.